

## Pascal Boulanger

### **Saint Augustin : « Refais tes forces et passe ».**

Commençons par ce que chaque naissance inaugure :

Nietzsche : *Il n'est pas permis que votre naissance ait eu lieu dans l'inconcevable et l'irrationnel.*

Lautréamont : *Je ne connais pas d'autre grâce que celle d'être né. Un esprit impartial la trouve complète.*

Claudiel : *L'important n'est pas de savoir de qui nous sommes nés, mais pour qui.*

Cendrars : *Le simple fait d'exister est un véritable miracle.*

Et saint Augustin, enfin : *De qui un être vivant pourrait-il recevoir la vie, sinon de vous, Seigneur.*

La naissance et l'existence ainsi nommées et gratifiées posent la question de l'accès au langage poétique. A un langage où chaque être vivant, par sa propre traversée, participe à un savoir du monde. Un savoir du monde qui n'est pas un simple savoir sur le monde. Le savoir du monde (et non plus sur le monde) participe à ce qui nous entoure, à ce qui nous sollicite et nous interpelle.

Vivre sa propre actualité dans le temps, vivre ses sensations, c'est trouver un hors-lieu, c'est bâtir des stèles de l'enchantement simple, c'est former une théologie neuve dans la gratitude absolue à ce qui vit et se déploie et à ce qui reste invisible. L'écriture (et singulièrement celle de saint Augustin) part toujours d'un enfermement pour atteindre des échappées belles, pour répondre, au plus près, à cette affirmation de Baudelaire : *Le génie, c'est l'enfance retrouvée à volonté.* Mais c'est l'enfance du langage dont il s'agit ici, partant du principe, notamment dans la scolastique, que le langage ou la parole qui parle, non seulement parle mais agit. Mieux qu'elle produit le monde.

Baudelaire :

*Le génie n'est que l'enfance retrouvée à volonté, l'enfance douée maintenant pour s'exprimer, d'organes virils et de l'esprit analytique qui lui permet d'ordonner la somme de matériaux involontairement amassée. C'est à cette curiosité profonde et joyeuse qu'il faut attribuer l'œil fixe et animalement extatique des enfants devant le nouveau, quel qu'il soit, visage ou paysage, lumière, dorure, couleurs, étoffes chatoyantes, enchantement de la beauté embellie par la toilette.*

L'enfance retrouvée à volonté nécessite la foi dans l'inconnu, la foi dans *les sauts d'harmonie inouïs* (Rimbaud). Elle signifie que la vie continue, à condition de l'aimer sans condition et sans retour. Ça signifie qu'il ne faut pas s'inquiéter du lendemain, demain s'inquiétera de lui-même. Et si la vie continue et circule, il faut se mettre en route.

Et on se met en route toujours contre la fixation dans la permanence, jusqu'au dérèglement de tous les sens qui s'accomplit dans l'enfer d'une saison. Augustin, comme plus tard Rimbaud, ne confessent-ils pas les égarements de leur raison ?

*Pendant cette période de neuf ans, de ma dix-neuvième à ma vingt-huitième année, jouet de mes passions diverses, je fus séduit et séducteur, trompé et trompeur : en public par l'enseignement des sciences qu'on dit « libérales », en secret sous le faux nom de religion, ici proie de l'orgueil, là de la superstition et partout de la vanité. D'un côté je poursuivais le fantôme de la gloire populaire jusqu'aux applaudissements du théâtre, aux concours de poésie, aux joutes pour des couronnes de foin, aux bagatelles des spectacles, aux passions déréglées. D'un autre côté, j'aspirais à me purifier de ces souillures, j'apportais des aliments à ceux qu'on nommait les « élus », les « saints », pour que, dans l'officine de leur estomac, ils en fabriquaient des anges et des dieux chargés de me libérer. Ces chimères, je les poursuivais, ces pratiques, je m'y adonnais avec mes amis dupés par moi et comme moi.*

Dans la séquence *Nuit de l'enfer*, Rimbaud ne dira pas autre chose :

*J'ai avalé une fameuse gorgée de poison – trois fois béni soit le conseil qui m'est arrivé ! – Les entrailles me brûlent. Le violence du venin tord mes membres, me rend difforme, me terrasse. Je meurs de soif, j'étouffe, je ne puis crier. C'est l'enfer, l'éternelle peine ! Voyez comme le feu se relève ! Je brûle comme il faut. Va, démon !*

Dans *Délire*, l'impératif démoniaque : *Tu te nourriras d'ordure* est explicite.

*Ainsi, j'ai aimé un porc* écrit Rimbaud, *Ma santé fut menacée. La terreur venait. Je tombais dans des sommeils de plusieurs jours, et, levé, je continuais les rêves les plus tristes (...)*

A l'opposé de la convoitise, le Christ est le dieu qui, par son abaissement dans la kénose, guérit de tout narcissisme, de toute prétention à être roi du monde. Pour dépasser la fixation sur ses propres désirs, le Royaume s'attarde sur le passage. Etre dans le flux de l'écoulement du temps implique le renoncement à toute permanence. C'est la proximité du lointain, présente dans l'or du temps, qui devient objet d'amour. Et la réponse chrétienne au don de Dieu, c'est l'abandon d'une vie humaine qui se laisse saisir par l'amour : *Ne soyez pas paresseux à lui rendre amour pour amour* écrit Augustin.

Retrouver à volonté l'enfance des choses, c'est être à l'écoute de la face visible et épiphanique d'un Dieu qui a parlé et qui s'est dérobé et caché pour mieux faire résonner la parole qui parle. C'est aussi nommer à la fois l'amour et le silence mais ce silence de Dieu est autre chose qu'un simple mutisme. Son « ne plus parler » est un avoir dit. *Nous n'oublions pas que tu as glorifié chacun de nos âges* écrit Rimbaud.

Le hors-lieu théologique et poétique n'est pas la négation du monde mais sa lumière secrète que révèle la parole. C'est un espace qui ne détourne pas son attention des miracles ordinaires et qui surmonte tout en n'oubliant rien. Une richesse préalable vient à notre

rencontre, gratuitement et celui qui la reçoit est reçu. Tous les possibles s'inventent dans la science des couleurs et des sons. L'expérience procède par retrait mais aussi par approbation du souffle et de la vision.

Le hors-lieu, c'est l'enfance nettement formulée. Et l'enfance des choses n'a vocation à rien. Ni aux formes de vies mondaines, ni aux notables (y compris les théologiens et écrivains notables) insérés dans leur niche sociale. Saint Augustin, et après lui, Pascal, Bossuet et les poètes Baudelaire, Rimbaud, Claudel... ont d'abord affiché leur absence. L'enfant aussi affiche son absence, en étant ni ceci ni cela, ni ici et ni là. Quand on voit les choses comme n'étant, à priori, rien on peut affirmer que l'on voit enfin !

L'enfance est toujours lavée des couleurs artificielles du théâtre social, *c'est à un enfant qu'appartient la royauté* écrit Héraclite. Et c'est à la hauteur des yeux d'enfants que le monde peut être vu, car Dieu ne s'approche pas en concepts, mais dans la chair de la parole et de l'émerveillement.

Dieu s'est fait pauvre, vulnérable et faible comme un enfant et l'éternelle enfance de Dieu nous sollicite. Il n'y a pas d'autre mystère que cette faiblesse de Dieu, comme l'a souligné Claudel : *Il ne commande plus. Il demande. Il nous apprend qu'il a besoin de nous. Il a une faible main, comme il peut, qui cherche notre cœur. Il s'arrange pour éveiller en nous une parenté indispensable. On dirait qu'il a oublié d'être Dieu et que c'est sur nos lèvres seulement qu'il veut nous instruire.*

Saint Augustin c'est quelqu'un qui s'est réveillé du monde du désir et de la possession. Chez lui, l'exil a surgit au seuil de l'enfance. Chaque détail de son exil : le souffle originel, le rayonnement du lieu d'origine, la conscience intime du temps, le temps de la plénitude, le savoir fondamental qui est l'épreuve subjective de la vie mais aussi l'angoisse native, les semblants de l'autre, l'obscur et l'immonde qui font un trou dans la signification du monde... tout fait sens et sensation, tout fait *Confessions*.

Augustin comprend que si la seule mesure qui nous est proposée est une mesure humaine, et mondaine, l'existence est vouée à l'échec. Et les sociétés religieuses sans Dieu (mais religieusement sociale) sont nihilistes. Une existence sans Dieu, réduite à une objectivité quantifiable, est forcément mortelle. Il faut, par conséquent, s'engouffrer dans l'ouverture que le retrait de Dieu rend possible. Cette ouverture est le contraire d'une désertion, elle s'appuie sur le récit de tous les possibles et sur une abondance de prières et de présences.

La prière comme la poésie est une manière de dire et une manière d'être. Rien de maudit car rien de mal dit chez elle. Elle dépasse l'inacceptable de la vie sociale en relançant l'existence – son noyau d'enfance – que la servilité n'a pas encore détruite.

Elle adopte une économie de type providentiel. Elle est dans le trait, dans le bref, le concis – jamais dans le bavardage sociologique ou psychologique – elle accueille la lumière épiphanique qui ranime les énergies et révèle toute chose à elle-même. Elle salue la beauté, l'amour de Dieu et elle est sans pourquoi.

*La rose est sans pourquoi, fleurit puisque fleurit, n'a souci de soi-même, ignore qu'on la voit.*

La rose, en effet, pour Angelus Silesius est sans pourquoi. Comme l'enfance et la poésie, elle n'existe pour rien. Dans une liberté donnée et donnée une fois pour toutes. La rose est le

nom qui résiste au social global. Elle est comme l'amour, portée à la beauté sans question, à la puissance d'enchantement.

L'écriture de saint Augustin pense sa dépense, elle s'abandonne non pas à l'histoire mais au temps lui-même – un temps à éclipses et à souvenirs – bien loin du temps linéaire qui nous conduit au cercueil – Un temps lié à la providence, dans la traversée du pire et dans le chant de l'affirmation.

Car seul l'étonnement connaît.

Autrement dit, un chrétien ne prouve pas Dieu mais voyage vers lui, dans l'écoute et dans l'étonnement que cette écoute procure. Il ne s'agit pas d'habiter mais de traverser poétiquement le monde. Sortir de soi, c'est donc paradoxalement rentrer dans son propre cœur, toute patrie est intérieure : *Le visage tourné vers Dieu... tout en restant des voyageurs, voici que nous avons déjà la patrie en vue* écrit Augustin.

L'enfance retrouvée à volonté traverse toutes *Les confessions*. Si l'enfance est accueillie par les consolations du lait humain, la nourriture de la première enfance, c'est Dieu qui l'accorde symboliquement et réellement. Et qui l'accorde par la parole de louange et de gloire :

*Je vous glorifie, Seigneur du ciel et de la terre, et je vous loue des commencements de ma vie et de mon enfance (...)*

L'enfance retrouvée à volonté est un élargissement, un élargissement de la vie intérieure et que seuls les poètes connaissent et restituent. Elle exprime une ascension démesurée : *Tout amour monte ou descend*, dont témoignent les verbes de mouvement si fréquemment utilisés par le prédicateur africain.

*En donnant à voir en même temps ce qui existe dehors et la voix intérieure qui nous mène ailleurs, vers une autre réalité, l'artiste disparaît, ayant réuni dans son œuvre les deux vérités contradictoires qui font tenir le monde. Si nous identifions l'autre réalité au verbe et la voix intérieure qui nous mène à l'amour, l'acte créateur ressemble alors étrangement à ce que la tradition chrétienne appelle la charité. L'être rempli du souffle de la parole le porte sur les autres dans un élan qui anéantit l'être lui-même et qui laisse à sa place le verbe incarné.*

Cette citation extraite du livre *La parole baroque* d'Eugène Green, s'applique à merveille à saint Augustin, écrivain théologien *rempli du souffle de la parole* qui, faisant l'expérience de l'usure du langage dans un monde – celui des empires – épuisé, parvient à inverser les perspectives. Ses écrits, ce sont les images au ralenti du galop humain : l'effondrement est retardé, une fente, celle des sensations, laisse voir la lumière. Et la foi rend la vue en Dieu. Il s'agit alors, si on utilise un oxymore, de se hâter lentement.

*Je passe sur nombre de détails, car je me hâte fort* écrit Augustin. L'essentiel, en effet, est bien de saisir, et de se laisser saisir, par Dieu et cette saisie est possible à condition de *posséder la vérité dans une âme et un corps*. Dieu n'est pas visible mais il montre son invisibilité par l'amour qui est gratuité du don de la parole.

*La cour immense de ma mémoire. Là, en effet, le ciel et la terre et la mer me sont présents avec tout ce qu'en eux j'ai pu sentir.*

L'intériorité chez Augustin inclut l'extériorité. Et le langage est un excès qui définit l'universalité du christianisme et dont témoigne, dans une foule de détails et de sensations, l'œuvre monumentale d'Augustin.

L'excès de parole favorise une abondance, une ivresse, une dilatation... et un accueil, une curiosité qui font confiance à l'impréparé, à la mobilité du vivant, à l'esprit d'enfance et au souffle qui jamais ne s'épuise. Pour que la lumière devienne sonore, il faut lire Augustin avec les oreilles, avec le rythme spontané de la parole qui se charge de l'infini et en sachant que les rumeurs du monde, que *le spectacle ennuyeux de l'immortel péché* (Baudelaire) oblitérent sans cesse le chant de gloire et de louange.

Il faut lire Augustin en méditant cette phrase de Rimbaud : *A chaque être, plusieurs vies me semblaient dues*. La vie active et la vie contemplative ne se contredisent pas. L'action et la contemplation n'existent pas l'une sans l'autre. Marthe et Marie, dans l'évangile de Luc, se complètent. Marthe n'est-elle pas l'église du présent, nécessairement active et Marie celle du ciel tournée vers la contemplation ? Il faut se nourrir de Dieu et nourrir Dieu de notre accueil.

L'enfance, c'est le temps du désir qui se renforce et qui se dilate, qui s'inscrit dans une extension de la durée que l'éternité convoque. Ainsi, en parcourant les vastes palais de la mémoire, Augustin en arrive à sa propre naissance, à la surprise de son être créé et donné à la vie.

Nous savons que dans l'Antiquité, on préférait passer l'enfance sous silence. Comme le rappelle Serge Lancel dans son étude sur Saint Augustin, il ne serait pas venu à l'esprit de Cicéron, de Sénèque ou de Pline, de faire revivre les jeunes garçons qu'ils avaient été.

Saint Augustin, lui, n'a pas tu son enfance numide, au contraire. Il ne cesse de la convoquer, en convoquant Dieu, et de l'écrire. Il ne s'agit surtout pas de nier le péché originel, bien au contraire. Il n'y a pas d'innocence enfantine nous affirme Augustin, mais il s'agit de saluer et de comprendre une âme qui entre dans le monde et par conséquent accède au langage.

*Je n'aimais qu'à jouer* écrit-il. Il adorait rêver également, dans les vignobles, dans le gris-vert des oliveraies, il aimait, je le cite : *Arracher la queue des lézards, dénicher les oiseaux, monter les chevaux*. Augustin, pour autant, n'est pas dupe de la rivalité mimétique qui se manifeste chez le nouveau-né :

*Il ne parlait pas encore, et il regardait, pâle de colère et de jalousie, son frère de lait comme si celui-ci lui volait sa part.*

La mère de Saint Augustin lui enseigna la Bible, son père les beautés de la nature. L'un lui rendait sensible le monde intérieur, l'autre la réalité extérieure. Mais Augustin, qui reçu une éducation mi-chrétienne, mi-païenne, est un enfant rebelle. Rebelle à toute contrainte, celle imposée par sa famille, et surtout par sa mère Monique qui jouera un rôle considérable dans sa conversion au catholicisme, et celle imposée par l'école qui, à l'époque, pratiquait sans vergogne des châtiments corporels. Il avait en horreur l'étude, et notamment l'étude du grec. Partagé entre une mère chrétienne et un père qui ne l'était guère, l'adolescence d'Augustin sera païenne.

Il écrit joliment, et en définitive complaisamment : *Comme une forêt pleine d'ombre, j'osais pousser toute une végétation d'amour*. Et encore : *Je vins à Carthage et partout, autour de moi, crépitait comme une huile bouillante, l'effervescence des amours honteuses*.

Comme le souligne Louis Bertrand dans son étude, les cris de repentir, poussés par un Augustin converti à l'âge de 30 ans, n'étouffent pas complètement l'admiration qu'Augustin porte à la vieille capitale de son pays ni à ses folies sensuelles :

*En cette seizième année, je m'adonnais à l'empire d'une folie sensuelle... J'étais adolescent, je brûlais de me rassasier de plaisirs, de m'épanouir en des amours changeantes. Ou encore : Mon cœur bouillant s'agitait... Je brûlais, emporté par le torrent impétueux des passions, je ne me bornais pas à des relations d'âme à âme.*

Augustin a congédié Dieu comme le témoigne ses *Confessions* et Rimbaud a congédié la beauté comme le témoigne sa *Saison en enfer*:

*Un soir – écrit Rimbaud – j'ai assis la beauté sur mes genoux – et je l'ai trouvée amère – et je l'ai injuriée. Je me suis armé contre la justice... Il poursuit : mon caractère s'aigrissait. Je disais adieu au monde, ma santé fut menacée. La terreur venait, j'étais mûr pour le trépas.*

Le malheur a été aussi le Dieu, pour un temps, d'Augustin dont l'esprit s'est endormi et qui, avant de se mettre en lumière, a buté sur *L'impossible* rimbaldien :

*Mais je m'aperçois que mon esprit dort. S'il était bien éveillé toujours à partir de ce moment, nous serions bientôt à la vérité qui peut-être nous entoure avec ses anges pleurant.*

En vérité, pour Augustin comme pour Rimbaud, on ne se doit pas à la société, à ses *dupeurs dupés*, à ces *bavards muets* précise Augustin ; que ces sociétés des amis du crime soient païennes, manichéennes ou parnassiennes... importe peu, Augustin et Rimbaud, parce qu'ils sont poètes, sont alertés en permanence par *les arriérés de toutes sortes*. Autrement dit, ils assistent à l'éclosion de leur pensée et à l'exil dans leur propre patrie.

Le paganisme et ses excès dionysiaques horrifient Augustin, pour preuve ces incises extraites de la *Cité de Dieu* et qui sont, aujourd'hui même, lourdes de sens et d'enjeux pour nos démocraties en phase terminale :

*Quant aux amis et aux adorateurs de ces dieux, dont ils se glorifient d'imiter les vices et les crimes, s'inquiètent-ils de la corruption et de la décadence profonde de la République ? En aucune façon. Qu'elle subsiste, disent-ils, qu'elle prospère par le nombre de ses troupes, qu'elle soit glorieuse par ses victoires ; ou mieux encore, qu'elle jouisse de la paix et de la sécurité, cela suffit. Que nous importe le reste ! Ce qu'il nous faut surtout, c'est que chacun puisse toujours augmenter ses richesses, pour subvenir aux plaisirs de chaque jour, et pour donner aux puissants la facilité de dominer le faible. Que les pauvres se courbent devant les riches, pour avoir du pain ou pour vivre sous leur tutelle (...)*

Augustin ajoute : *Partout les claquements rythmés, les danses, les cris, la liesse éhontée, le bouillonnement de tous les plaisirs, les plus cruels ou les plus honteux, dans les théâtres.*

Non, ce n'est pas la Gay Pride et autres rassemblements grotesques et festifs que décrit là saint Augustin, et pourtant... ce culte païen des sacrifices ressemble étrangement au nôtre.

Le sujet-roi, autofondé et autosuffisant, s'est emparé des sociétés occidentales. Et cette soudaine promotion généralisée des individus en tyran construit des criminels sans culpabilité. Ce que Augustin nous annonce et dénonce, c'est l'homme-mesure qui n'a plus la volonté de vivre en esprit et qui adhère au vide dépressif de son seul désir.

Augustin, témoin et acteur de son temps, ne cesse, d'une page à l'autre de son œuvre de répondre à des questions qui font toujours actualité... Comment, en effet, échapper à la société pourvoyeuse de dopes, aux rivalités mimétiques, à la soumission de l'intime et du secret au tout à l'égout des caméras, au vouloir-guérir du festif, aux sépulcres blanchies pour parler comme le Christ, aux relents d'abattoir des diverses communautés humaines, à l'aggravation de la puissance de mort, aux crimes généralisés et à la rotation des stocks humains, aux désirs suggérés, tarifés et déifiés (Ah, le jouir sans entrave et ses sinistres addictions), aux sacrifices rituels, à la montée des extrêmes ; aux pathologies de la relation, à la volonté de puissance qui n'est que le moteur du ressentiment, à tous les modernes qui ne se prosternent que devant eux-mêmes, aux passions tristes, à la complaisance au malheur, à un monde suractif voilant la dépression, au culte laïque de la mort, à l'insatisfaction générale, à l'homme calculable, aux cadavres maquillés vivants et dissous dans le commerce du monde, au mode du compassionnel, à l'effondrement du crédit fait au père symbolique et réel, à l'homme nouveau, sans mémoire et sans dette ?

Comment échapper au social qui n'est qu'un appel au juridique pour garantir une équitable et lamentable distribution de la jouissance ?

L'addiction à l'objet et à sa consommation correspond à l'impératif absolu de toutes sociétés qui consiste à produire de la richesse matérielle à l'infini. Cet impératif se substitue à l'Absolu, autrement dit à produire de l'amour à l'infini.

Or, le plus pur d'un amour, le plus désintéressé, le plus durable, n'est-il pas celui du créateur pour ses créatures, afin qu'elles accèdent – ces créatures – à la liberté et à la souveraineté ?

Le monde se partage donc en deux cités : *Deux amour ont bâti deux cités* – écrit Augustin – *l'amour de soi jusqu'au mépris de Dieu fit la cité terrestre, l'amour de Dieu jusqu'au mépris de soi fit la cité céleste*. Ces deux cités vivent côte à côte depuis toujours. Elles sont ennemies et aussi mêlées mais le plus essentiel est que Dieu seul sait de quelle cité chacun de nous relève. Le destin du chrétien ne s'identifie pas à celui de Rome pas plus qu'à celui d'aucune autre patrie terrestre.

L'incise de Saint Augustin, que j'ai citée en introduction : *De qui un être vivant pourrait-il recevoir la vie, sinon de vous, Seigneur* à laquelle il faut ajouter celle-ci : *quelqu'un peut-il se créer soi-même* détermine le rapport conflictuel qu'il faut établir entre, d'une part la clôture de ce que Lacan appelle drôlement l'a-mur – clôture qui définit les Empires reconduits par l'histoire – et d'autre part l'amour que déploie le Royaume.

Or, contrairement à ce que pense l'homme nouveau, l'homme nouveau étant toujours un païen, c'est-à-dire un homme garanti sans tabou, nul ne s'engendre ni ne se fonde lui-même. La question : *Qui m'a fait ?* N'est-elle pas d'une étonnante actualité ? Que penserait Augustin de cette nouvelle barbarie qui consiste à dire : *Il faut détruire politiquement, philosophiquement et symboliquement les catégories d'homme et de femme ?*

Nous en sommes là, le natif, le donné et le déjà-là sont balayés par l'individu post-humain dont les droits (et les droits les plus extravagants) sont devenus la référence absolue. Si personne, jusqu'à ce jour, n'a réussi à naître tout seul, ce sera prochainement possible, à défaut d'être souhaitable. Ce dont la médecine démiurgique rêvait - une indifférenciation

sexuelle, une vie sans naissance et une chosification transhumaniste – le nouvel ordre moral le fonde. La prière de Maimonide : *Eloigne de moi l'idée que je peux tout, s'est sauvagement renversée*. La relation technicienne et fonctionnelle entre le monde de l'individu autofondé détruit la filiation. Le droit des minorités dissocie. Que serait le *nom* sans la loi et l'héritage, la mémoire et la tradition ?

Il sera lobotomisé et par conséquent disqualifié. Le déclin du Père symbolique n'a-t-il pas déjà disqualifié la place du père réel ?

*Qui m'a fait ?* Et comment ne pas aimer celui qui vous aime ? Comment ne pas aimer celui qui nous a créés en nous aimant ? Saint Augustin insiste sur l'érosion dévastatrice du monde sensible. Avant les travaux de René Girard, il insiste aussi sur le désir et la rivalité mimétique qui s'accrochent au monde et favorisent ce qu'il nomme la convoitise et la cupidité. L'homme, pour trouver Dieu, doit se trouver soi-même. La convoitise fait le lien entre l'homme et le monde, la charité – elle – entre l'homme et Dieu. La convoitise vise, en effet, ce qui est dehors, extérieur à moi et qui est déjà convoité. Et ce qui est hors de moi est objet et marchandise consommable. Pour ne pas s'identifier au monde envisagé comme objet (comme on envisage dorénavant le nouveau né comme un objet qui s'achète) pour ne pas craindre d'obtenir ou de perdre un amour, il faut d'abord se trouver soi-même, autrement dit, trouver et accéder à son propre langage, c'est la condition pour trouver Dieu qui est alors – nous dit Augustin – aimé comme lumière, comme voix et comme odeur de l'homme intérieur. Cet homme intérieur, qu'il faut atteindre, envisage la formation d'une eschatologie individuelle qui projette le destin de l'âme au centre de tout. Le temps, pour Augustin, n'a pas d'autres réalités que la réalité subjective que lui donne la conscience.

Pour pouvoir s'exprimer dans la parole qui chemine vers Dieu, il faut se détourner de l'illusion communautaire en se tournant amoureusement vers le Père et vers la conscience intime du temps. Ce lien d'amour entre le créateur et la créature n'a que faire du mondain. Il dissipe aussi toute crainte. Personne, en effet, ne peut nous retirer Dieu, autrement dit, personne ne peut empêcher Dieu de nous aimer. Et comme l'amour de Dieu pour le créé existe, l'origine est toujours un « déjà-là » qui nous élève en étant donné à l'avance. Cette mémoire de l'origine se conjugue dans tous les temps – dans le présent du passé, le présent du présent et le présent du futur. Dans *Les Confessions*, Augustin écrit : *Vos années subsistent toutes simultanément parce que justement elles subsistent*. Cette tautologie nous dit que l'éternité est l'éternel aujourd'hui et que le passé remémoré est une possibilité d'avenir. Et si l'éternité englobe la temporalité, à la fin (cette fin que l'on appelle la mort) l'être est tel qu'il était au commencement : *Quand un homme a fini, c'est alors qu'il commence*.

Le miracle de l'être, c'est le commencement. Saint Augustin en est persuadé lui qui pourtant écrit son œuvre dans un climat de fin du monde. Il en est si persuadé qu'il écrit, dans *La cité de Dieu* : *Pour qu'il y eût commencement fut créée l'homme avant qui, il n'y avait personne*. Nous sommes condamnés au commencement, dans une vocation inaugurale, celle permise et ordonnée par Dieu. Et ce qui est originellement chrétien se résume à ceci : *Un enfant nous est né*. En effet, une religion fondée sur le dogme de l'incarnation sait que la naissance d'un enfant est la preuve sensible de ce mystère de la Résurrection de la chair. Ce qui se joue alors, dans l'œuvre de saint Augustin et notamment dans les *Confessions* est identique à ce qui se trame dans toute œuvre poétique, à savoir le dévoilement de la naissance de toutes choses dans la trouée du temps... Les heures, les jours, les mois et les années font registre de

parole, de présence et d'attente, d'éternels recommencements. Aussi, la parole d'Augustin, comme celle de Rimbaud, de Claudel, de qui vous voulez ne se présente jamais comme une addition chronologique du temps mais comme une parole unique soufflant dans tous ses états. Et qui ne cesse d'interroger : Comment être libre de sa propre mort ? Comment concevoir que l'être est ce qu'il a été ?

Tout bonnement en ne considérant plus le temps – l'écoulement du temps – comme un enfer plus ou moins climatisé, mais à l'inverse en vivant le temps comme la présence de chaque instant qui convoque à l'infini tous les temps et leurs éternels commencements. Il y a bien un mode d'être identique chez les plus grands théologiens et poètes qui fut celui d'Augustin et de Rimbaud qui conclue sa *Saison en enfer* par ceci :

*L'automne, déjà ! Mais pourquoi regretter un éternel soleil, si nous sommes engagés à la découverte de la clarté divine – loin des gens qui meurent sur les saisons.*

Ce mode d'être, qui ne meure pas sur les saisons, s'oppose à tous les ressentiments envers le temps. Il prend appui sur la dynamique d'une langue, un latin sous tension pour Augustin et qui affirme : *Oui, syllabe par syllabe, en suivant les moments successifs des temps, Dieu parle en empruntant la langue des hommes (...)* Un langage qui ne connaît ni commencement ni fin.

La parole renouvelle le don originaire de la vie. *J'ai cru*, écrit saint Paul, *c'est pourquoi j'ai parlé*. Et la parole qui ne connaît ni commencement ni fin est la parole de la vie qui à la fois confesse, loue, bénit et parle à Dieu et de Dieu, qui mêle tous les registres, ceux de l'âme et de la chair, ceux du sacré et du profane, sans restriction et qui questionne la beauté dans son éternel commencement :

*J'ai interrogé la terre* écrit saint Augustin dans *Les Confessions*, *et elle m'a répondu : « Ton Dieu, ce n'est pas moi ». Et tout ce qui est en elle m'a fait la même réponse. J'ai interrogé la mer et ses abysses, et les formes rampantes de la vie ; et ils m'ont répondu : « Ton Dieu, ce n'est pas nous. Cherche au-dessus de nous ! » J'ai interrogé les souffles de la brise ; et l'espace de l'air avec ses habitants m'a dit : « Anaximène se trompe : je ne suis pas Dieu ». J'ai interrogé le ciel, le soleil, la lune, les étoiles ; et ils m'ont dit : « Nous ne sommes pas non plus le Dieu que tu cherches ». Et j'ai dit à tous les êtres qui entourent les portes de ma chair : « Dites-moi de mon Dieu – puisque vous ne l'êtes pas – dites-moi quelque chose de lui ». Et, d'une voix forte, ils me clamèrent : « C'est lui qui nous a faits ». En fait, les interroger, c'était les regarder de tous mes yeux : écouter leur réponse, c'était voir leur beauté.*

Comment ne pas comprendre qu'on n'appartient pas au monde mais à Dieu et qu'en même temps Dieu est présent et qu'il affirme et décline sa présence dans toute création qui témoigne de son œuvre ? Ce qu'Augustin entend par convoitise, c'est la saisie prédatrice du monde, c'est *l'amour de soi jusqu'au mépris de Dieu*. Le miracle du « déjà-là », par contre, retient l'attention par son aspect merveilleux et éphémère, il réveille l'être de lui-même, de sa torpeur, de son hypnose et de son silence aveugle, dans une accélération de nomination. Et cette énumération en parole capte le surgissement épiphanique du temps. Elle contredit la froide logique d'une pensée systématique et ne se prive pas d'être à l'écoute, sensuellement, de la voix secrète du Dieu incarné :

*J'aime certaine lumière et certaine voix, certain parfum et certain aliment et certaine étreinte quand j'aime mon Dieu : lumière, voix, parfum, aliment, étreinte de l'homme intérieur qui est en moi (Augustin).*

On se souvient de la stupeur de saint Augustin visitant Ambroise, évêque de Milan, lisant un texte en silence. Toute lecture se faisait alors à voix haute. Aussi, il n'y a pas de divorce, chez Augustin, entre la voix et l'écrit, autrement dit, il n'y a aucune pensée abstraite, spéculative dans son oeuvre mais à l'inverse, il y a bien une dialectique de la vue et de l'ouïe et la force vive d'une pensée qui se déploie dans la voix, une énergie, un rythme et un souffle qui montrent que le monde n'existe qu'à travers le langage. L'important est donc de tendre l'oreille, de se mettre à l'écoute du Dieu intérieur qui demeure invisible.

Et si Augustin au cœur double s'enflamme et ne cesse de briser ses chaînes, il a connu aussi les deuils, les séparations (avec sa femme, avec son fils notamment), il a été accablé de chagrin et de soucis. Épuisé par des symptômes inquiétants (insomnie, maux de poitrine, asthme, épuisement nerveux...) saint Augustin est un homme paradoxal, déchiré par de brûlants conflits, qui s'opposent à un savoir univoque. Il est cet homme dédoublé qui dévoile et refoule ses émotions, comme le montre ce texte écrit après la mort de sa mère :

*Je lui fermais les yeux et dans mon cœur s'accumulaient les flots d'une immense tristesse qui s'écoula en flot de larmes. Mais, au même instant, sur un ordre violent de mon âme, mes yeux résorbèrent la source de leurs pleurs jusqu'à la dessécher, et pareille lutte me fit très mal.*

C'est la scène dite du jardin qui nous éclaire sur la violence de ses conflits intérieurs et sur la violence de sa conversion. Au mois d'août de l'an 386, il est avec son ami Alypius quand soudain il se frappe le front de ses poings, se recroqueville et reste prostré, absent de lui-même, en proie à une angoisse terrible jusqu'au moment où, sous un figuier, il entend une voix d'enfant (sans aucun doute celle de *l'enfance retrouvée à volonté*) qui lui dit, en chantant, *Prends et lis*.

Un appel se fait entendre – un événement, un livre, une rencontre, qu'importe – et cet appel annonce la rencontre avec Celui que l'âme recherchait obscurément.

Et ce que lit saint Augustin des épîtres de Paul, c'est notamment ceci : *Accueille celui qui est faible dans la foi*. Cet accueil qui observe le déploiement concret du vivant et qui goûte à la douceur de Dieu, c'est le chant du commencement.

Commencer l'observation concrète du vivant est une arme efficace pour saluer les beautés de la création. L'évêque d'Hippone ne cesse de les célébrer :

*Elles resplendissent dans les charmes variés, innombrables, du ciel, de la terre, de la mer ; dans la profusion et l'éclat merveilleux de la lumière du soleil, de la lune et des étoiles ; dans l'ombre des forêts, dans les couleurs et les parfums des fleurs ; dans la multitude des oiseaux les plus divers, leur gazouillements et leur plumage ; dans l'infinie variété des espèces animales... Et quel spectacle grandiose nous offre la mer, quand elle se pare comme d'un manteau de couleurs diverses, de vert aux multiples nuances, de pourpre, d'azur ! Et quelle abondance d'aliments contre la faim, quelle diversité de saveurs contre le dégoût, fournie sans répit par l'opulente nature et non par l'art et le travail des cuisiniers ! Et que de ressources pour préserver et retrouver la santé ! Quel agrément dans la succession du jour et*

*de la nuit ! Et la tiédeur des brises, comme elle est caressante... Qui pourrait tout dire (dans La Cité de Dieu)*

L'attentive observation ne permet-elle pas aussi de suivre les trainées sanglantes de l'histoire ? Les dieux vautours, en effet, font partout jaillir le sang, dans une démesure dont fut témoin Augustin. Qui sont-ils ces *dieux goinfres et charlatans, avides de graisse et de sacrifices, qui dupent les gens par des oracles obscurs et mensongers* ? Qui étaient-ils quand, à 35 ans, saint Augustin, orphelin, puis ayant perdu son fils et son meilleur ami, lutte sans relâche contre tous les nihilismes du désespoir et des compromissions hérétiques ? Et qui sont-ils au jour d'aujourd'hui ? La guerre est double et *le combat spirituel est aussi rude que bataille d'hommes* comme le soulignera *le mystique à l'état sauvage* de Charleville. La guerre est double, elle s'inscrit déjà en soi-même, dans une incessante discorde – *qui a semé cette guerre en moi* – écrit Augustin. Elle s'impose aussi de l'extérieur, dans l'histoire des civilisations et des hommes. Car la cité terrestre, qui légifère et juge, n'est pas religieusement neutre. A l'amour de Dieu et pour Dieu, elle substitue *l'amour de soi jusqu'au mépris de Dieu*. Et Augustin voit bien que cet amour de soi engendre non seulement un individualisme dissipé, un baigne matérialiste et de pauvres joies, mais aussi une guerre permanente de tous contre tous et dans laquelle le désir de mort opère.

Rome n'a-t-elle pas été fondée par un acte de violence originel, par l'assassinat de Rémus par son frère Romulus ? L'état maladif du monde ne vient pas de la nature mais du vice, le mal n'est pas une réalité imposée par la création mais un parasite agissant sur le bien et Augustin est sans illusion sur les Etats terrestres, l'Eglise n'est pas non plus la cité de Dieu, seuls les martyrs et les saints témoignent de cette cité.

D'où les sermons de saint Augustin dont certains sont des vitupérations cinglantes, d'où ses recettes intransigeantes pour le cérémonial du monastère, d'où ses écrits contre les païens, les pélagiens, les manichéens... d'où ses méditations pour dénoncer le Mal et la vision organique et marchande du corps et du monde. C'est pour ces raisons qu'il est inutile de dater ces paroles, elles résonnent encore, elles résonnent et résonneront toujours, au cœur même de notre sinistre actualité et de ses divertissements.

Prenez la quincaillerie matérielle qui hébergera bientôt l'humain. On en usera sans en jouir, pour employer la terminologie augustienne, et on s'en défera sans regret lorsqu'elle se mettra à connaître des ratés. La mort sera-t-elle vaincue parce que le corps a disparu ? Peu probable puisque il n'y aura plus que des morts-vivants. Il n'y aura plus ni homme ni femme, ni juif, ni grec, ni jeune, ni vieux. Il n'y aura plus que béatitude indéfinie, dans un éternel retour des opérations de téléchargement et de téléversement d'une unité robotique greffée sur l'homme et connectée à un ordinateur central.

L'être perdra donc son mode sensoriel de perception et ses propres émotions humaines. Le robot sapiens ne sera plus limité dans l'espace, n'aura plus d'âge, plus de prison corporelle. Le corps sera réduit au rang d'outil, dégagé du manque et du désir. Le dogme de l'Incarnation, *Le Verbe s'est fait chair et il a habité parmi nous*, légendera un passé que l'espèce n'a jamais sans doute admis.

Prenez la filiation qui est évidemment en jeu dans cette lamentable affaire du « mariage pour tous ». Les mutations génétiques, la marchandisation du corps (la vente des ventres et des enfants) déconstruisent le principe généalogique qui fondait l'humanité. Le corps qui était le

temple de l'esprit et la charnière du salut devient la charnière de la damnation marchande et technique.

L'individu auto-construit est l'horizon du dernier homme. Il se dessèche car il cesse de transmettre la parole qu'il a reçue. Il n'est plus debout sur terre, à contempler le ciel, mais dans la jouissance nécrophile du déchet, préoccupé uniquement par la saisie et la consommation de l'objet. En niant la différence sexuelle, il s'enferme dans son propre linceul. Son nihilisme entraîne *une débâcle des montages symboliques et normatifs* (Pierre Legendre). Sa barbarie opère dans la gestion technique de l'espèce humaine.

Augustin n'a cessé de nous transmettre quelque chose de l'enfer. Les barbares ? Ils semaient la terreur, ils la sèment toujours, il écrit : *Il y a des gens qui se dévorent les uns les autres, les ténèbres règnent sur l'abîme.*

Le Mal, en effet, s'est introduit dans le fruit et la négation du péché originel n'est pas pour peu de choses dans l'aveuglement du monde. Le ressentiment, et Augustin, comme tous les chrétiens, en est le témoin privilégié, est le mode de production le plus nocif du monde. Il est devenu l'horizon du sujet-roi, auto-fondé et auto-suffisant et cette promotion généralisée des individus en tyran construit des criminels sans culpabilité.

*L'homme taupe* (Gustave Thibon) enchaîné à lui-même est de tous temps. Quand le souffle du vide qui a remplacé celui de Dieu lui fait face, l'homme taupe cherche refuge dans la trépidation et l'abrutissement. Le « faire n'importe quoi, mais faire quelque chose » l'agite quotidiennement. Ne trouvant aucune raison de vivre et d'agir, il s'enferme dans la défaite de l'amour. Et pour masquer cette course à l'oubli, cette impossibilité de transmettre, l'enfer moderne se fait légal et souterrain. On gagne l'univers des apparences et on perd son âme, on conserve les ovules et les spermatozoïdes au frais et on rompt toute filiation, on massacre et encore plus qu'autrefois mais on massacre sous couvert de générosité et d'égalité.

L'innocence s'est perdue dans la chute et plus sera vive l'exigence de vivre, plus évident apparaîtra le mal qu'on a sous les yeux. Mais la foi et la présence de la grâce ne se dissocient pas du sentiment tragique et si le Mal est profond (la Passion, en effet, est un fait immédiat et permanent), plus profonde encore est l'espérance. Dieu s'est gravé en saint Augustin, dans la chair de sa propre parole. Ou plutôt, c'est la puissance amoureuse qui s'est emparé de saint Augustin, comme elle s'empare de tous ceux qui ne se satisfont pas d'un attachement possessif aux objets mondains.

La preuve d'amour, c'est quand la nature et le réel apparaissent comme *un spectacle de beauté* (Rimbaud) ou encore – et surtout – quand le Christ, de condition divine, prend sur lui la condition d'esclave. Le sacrifice charitable opère toujours dans une dimension existentielle. La réalité du Christ se situe là : *Il est le Grand-Prêtre* – écrit Augustin – *qui s'est offert lui-même pour nous.* Le Christ s'est revêtu de notre humanité et éprouve ce que nous éprouvons pour finalement s'offrir à une mort infâmante qui nous libère et nous guérit, qui nous arrache, une fois pour toutes, à la puissance de la mort.

Augustin est ce voyageur de toujours qui s'en ira et que l'on lira partout. N'a-t-on pas assisté à l'éclosion de sa propre pensée, loin *des dupeurs dupés, des bavards muets, loin des arriérés de toutes sortes* ? Et la lecture d'Augustin, notre contemporain, fait de nous des vivants qui peuvent s'inscrire, par volonté, dans un amen illimité, dans une affirmation et dans la joie retrouvée à volonté.

*Je me souviens de ma joie même lorsque je suis triste, de même je me souviens de mon bonheur lorsque je suis malheureux.*

Ainsi la joie passe dans l'éternité en dévoilant et en se détachant du bruit du temps.

*Quelque chemin que tu aies derrière toi, il te reste toujours du chemin à faire... Refais tes forces et passe !*

**Ce texte a fait l'objet d'une conférence, le samedi 23 août, au village Saint Augustin (19390), grâce à l'invitation de Jean Maison.**

**Les citations de saint Augustin sont essentiellement extraites des *Confessions* et de *La cité de Dieu*.**